

PROLOGUE

Il est 4 heures du matin. Les surveillantes m'apportent sur un plateau quatre ou cinq sortes de légumes, de l'agneau et du poulet. J'avais complètement oublié l'existence de tels mets. L'une après l'autre, les employées ouïghoures viennent me voir dans ma cellule et me disent, tout en m'examinant avec inquiétude : « Pourquoi tu ne manges pas ? Je t'en prie, mange ! » Après une courte pause, elles s'enquièreent de mes dernières volontés. Je comprends alors que l'heure de ma mort approche et qu'il s'agit là de mon dernier repas.

Les surveillantes me demandent comment je souhaite m'habiller. J'opte pour ma longue jupe blanche, mon long manteau en cuir blanc doublé de fourrure et mon tomak, ma toque préférée en fourrure blanche. Pour me chausser, je choisis des bottines blanches à talons. Je décide de me laver les cheveux et de les laisser détachés, puis déclare que je souhaite me maquiller.

On est allé me chercher le nécessaire dans mon appartement d'Ürümqi, de sorte que chacun sait que je serai exécutée dans quelques heures. Pleine d'espoir, je demande à voir mes enfants une dernière fois. On me fait savoir que cette faveur n'est pas accordée aux condamnés à mort.

Je demande l'autorisation de me regarder dans un grand miroir ; accordée. Le miroir me montre une belle femme. Tandis que je contemple mon reflet, mes pensées se figent pour la première fois depuis longtemps. Un calme

incroyable m'envahit. Autour de moi, les surveillantes, la cellule, la lumière et le sol, tout devient flou et se brouille. J'ai l'impression d'être seule avec moi-même.

Derrière moi, les Chinoises se mettent à chuchoter, tête baissée. Je vois qu'elles ont pitié de moi. Je ressens comme une joie intérieure. Je suis seule avec le silence, la mort et mon reflet dans le miroir. De leur cellule, de nombreux prisonniers protestent à voix haute contre ce qui m'attend. Même les surveillantes ouïghoures s'essuient les yeux à la dérobée.

La femme en uniforme qui me menotte les mains et les pieds dit doucement : « Si vous souhaitez encore quoi que ce soit, vous l'obtiendrez. » N'ayant pas le droit de voir mes enfants, je lui demande tout simplement la permission de regarder mon reflet menotté dans le miroir. Une surveillante ouïghoure nous rejoint dans la pièce et fait sortir sa collègue chinoise : « On t'appelle ! » Puis elle sort un appareil photo de sa poche et fait quelques clichés de moi, tout en ravalant ses larmes.

Ai-je encore quelque chose à lui dire ? Dans l'état où je suis, qu'ai-je encore de commun avec elle ? Je m'entends soupirer : « Je suis devenue si belle. Je suis une femme du peuple, sans bijoux en or, mais avec des menottes aux mains et aux pieds. Un être humain n'est libre que s'il parvient à briser de telles entraves. Dieu fera ça pour moi. Je ne mourrai pas ! »

Pourquoi un tel discours ? Je ne saurais l'expliquer. Peut-être une conséquence de la longue détention, ou la perspective imminente de mon exécution. Je n'en sais rien. Mentalement, je convoque mon mari et mes onze enfants – en particulier la plus jeune, Kekenos.

Trente policiers me suivent dans le couloir, mitrailleuse au poing. Devant et à côté de moi se trouvent encore dix gardes. Ils me placent au milieu, comme s'ils s'apprêtaient à danser autour de moi, et j'éprouve presque du plaisir à être entourée de tous ces hommes. Malgré mes lourdes chaînes, j'avance comme si mes pieds ne touchaient plus le sol. Je suis prête à mourir pour devenir une héroïne et je n'ai pas peur. Tout juste suis-je saisie d'une étrange nervosité. Je soliloque pour me donner du courage, de crainte que mes forces ne

m'abandonnent tout à coup. « Rebiya, dis-toi que si une femme comme toi est prête à mourir, des milliers d'autres personnes t'imiteront. Le peuple verra en toi un symbole de sa liberté. Après toi, il se trouvera une nouvelle héroïne encore plus forte. Tu ne seras pas morte en vain. »

Ces pensées me permettent de retrouver mon calme. Je savoure les derniers instants qui me restent. « J'ai toujours cru que je libérerais notre pays de l'occupant, mais je n'y suis pas parvenue. Mais j'ai montré au peuple la voie à suivre. » Voilà ce qui me traverse l'esprit au moment où s'ouvre devant nous la deuxième porte.

Dans la cour se trouvent trois rangées d'environ cinquante policiers qui crient des ordres incompréhensibles. Mon nom est à peine prononcé que le groupe des fonctionnaires en uniforme bleu se positionne derrière moi et effectue le salut militaire. Mes vêtements blancs contrastent avec leurs silhouettes sombres. J'ai le sentiment d'être devenue un ange.

Les soldats en tenue de combat qui m'ont amenée jusque-là me font passer une troisième porte donnant sur l'extérieur. J'entends crier en chinois : « Voici l'accusée Rebiya Kadeer ! » De nombreux uniformes descendent de la centaine de voitures garées derrière la porte. Il y a également deux grands camions militaires bourrés de soldats, et trois hélicoptères décrivent des cercles au-dessus de nous. Je ris : quel besoin y a-t-il d'un tel dispositif ?

Alors que je me dirige vers l'une des voitures, deux policiers ouïghours me saluent. Je les salue du regard, et leurs yeux se remplissent de larmes. Pour le peuple, les policiers ouïghours sont des traîtres, car ils travaillent pour les Chinois. Mais, au fond, tout le monde souhaite la même chose : être libre.

À Ürümqi, le gouvernement a installé des barrages militaires et interdit aux employés de se rendre au travail. La ville est encerclée, des hommes lourdement armés patrouillent dans les rues et des hélicoptères parcourent le ciel. La population est sur le qui-vive. Beaucoup savent déjà qu'aujourd'hui je serai condamnée à mort et exécutée sur-le-champ. Bravant l'interdiction, de nombreuses personnes

sont descendues dans la rue. Quelques employés ont dit à mes enfants que je serais libérée après le procès, mais ils ne les ont pas crus.

Je prends place sur la banquette arrière d'une limousine noire aux vitres teintées. Cinq sirènes de police se déclenchent. D'après les deux hommes qui m'accompagnent, j'aurais dû être transportée dans une charrette, accroupie dans une cage comme les autres prisonniers. Il a fallu renoncer à cette mise en scène, afin que le peuple ne puisse me voir. Mais un tel convoi ne peut manquer d'attirer l'attention. Dans la rue, derrière les barrages, des gens crient mon nom. Plus que jamais, je veux continuer à vivre.

Assis à côté de moi, un Ouïghour, vraisemblablement un secrétaire du tribunal, dit : « Ils font vraiment une montagne de pas grand-chose. » Son voisin, un Chinois, renchérit : « Si l'on n'avait rien dit à personne, les gens ne seraient pas aussi énervés. C'est nous qui les avons ameutés. »

Cette mise en scène, digne d'un chef d'État, me prouve en effet que je suis devenue un leader pour notre peuple. Tel est le rôle qu'il m'a donné. Je suis même connue de Ouïghours qui, jusque-là, n'avaient jamais entendu parler de moi.

Plus d'un millier de personnes se sont rassemblées devant le tribunal. Les soldats me remettent aux policiers. L'espace d'un instant, la voix de mes enfants Kabar et Rushengül se fait entendre à travers la foule : « Maman ! Maman ! » On me pousse si vite dans l'entrée que je n'ai même pas le temps de me retourner.

Dans la salle, j'observe la présence de nombreux médecins. J'en déduis qu'après l'exécution ils prélèveront mes organes. À l'homme qui prend ma tension, je demande : « Comptez-vous vendre mes organes après m'avoir tuée ? » Mais il a interdiction de m'adresser la parole.

La salle peut accueillir trois cents personnes, mais, les débats ayant lieu à huis clos, seuls le procureur, mon avocat et les policiers sont présents. On me fait asseoir sur le banc des accusés. Pour la forme, quelqu'un demande si d'autres personnes sont attendues. Désignant les chaises vides, je

réponds : « Ne voyez-vous pas que la salle est pleine ? Toutes les places sont déjà prises. — Mais où le public va-t-il s'asseoir ? », réplique le procureur, qui doute visiblement de ma santé mentale. Je rétorque : « Tous les anges sont descendus et ont pris place depuis longtemps. Ils sont venus entendre votre verdict. » Il ne répond rien.

Après tant de temps passé dans l'obscurité, j'ai vraiment du mal à me concentrer. Tout se bouscule dans ma tête. Le juge, un Ouïghour, entre et lit l'acte d'accusation. Puis on projette la vidéo tournée à l'office de tourisme après mon arrestation, alors que j'étais inconsciente. Les cheveux ébouriffés et la bouche à moitié ouverte, j'ai l'air d'une clocharde. On distingue très bien les documents qui ont été glissés dans mon chemisier.

Le juge me rappelle à l'ordre : « À présent, vous devez vous défendre. » Je réplique fermement : « De toute façon, ça ne servirait à rien. Vous m'avez déjà condamnée. — Même si c'était vrai, vous devez quand même essayer de vous défendre », fait le juge d'un air las.

Je me concentre et me lance : « J'ai renoncé à ma fortune. Mes libertés ont été bafouées, comme celles de mon peuple que je me suis efforcée de soutenir. Mais j'ai fini par causer ma perte. Je pense avoir vécu honnêtement, sans rien faire de mal. J'ai voulu contribuer à la stabilité du pays. J'ai apporté un soutien financier aux pauvres et aux orphelins. Grâce à mes relations, j'ai fait acheminer des produits de première nécessité. J'ai également passé commande auprès d'entreprises chinoises, les sauvant ainsi de la faillite. Enfin, j'ai exporté des marchandises du Xinjiang vers l'étranger, permettant ainsi à la région de réaliser d'importants bénéfices. En tant que députée, je me suis entretenue des préoccupations et des besoins de la population avec le gouvernement, dans l'unique dessein d'améliorer les conditions de vie des plus démunis. En fait, le gouvernement devrait se réjouir de mon action et souhaiter qu'il y ait plus de citoyens comme moi. C'est un jour important dans l'histoire de notre pays. Normalement, toutes les personnes qui se trouvent dehors devraient pouvoir nous écouter. J'attends de vous un

jugement équitable, et je suis convaincue qu'aujourd'hui vous me libérerez. »

Le procureur et l'avocat commis d'office font mine d'analyser mon discours, puis le juge rend le verdict décidé depuis longtemps. « Mme Rebiya Kadeer a divulgué des secrets d'État. La façon dont elle a commis ce crime est impardonnable. Elle devrait donc être condamnée très sévèrement, mais, puisque nos lois sont justes, elle n'aura qu'une sanction légère. »

Le procès n'a duré qu'une quinzaine de minutes. Pour divulgation de secrets d'État, le juge me condamne à huit années de réclusion. Mon cœur s'arrête de battre un instant. Ils ne m'exécutent donc pas ? Mon soulagement est immense.

Comme une somnambule, je suis les policiers dehors. À travers la fenêtre de la voiture, je vois Kabar et Rushengül, tout près du barrage. La foule scande mon nom. « Faites bien attention à vous, Rebiya ! », crient quelques personnes.

Soudain, un coup de frein. Rushengül, ma fille, s'est jetée sur le capot de la voiture. Un court instant, je vois ses yeux noirs et écarquillés. Très vite, des soldats la tirent en arrière. Malgré l'importante présence policière, elle a réussi à se frayer un chemin par-dessus le barrage.

Le chauffeur écrase l'accélérateur. Assise derrière lui, pieds et mains menottés, je regarde au-dehors. Et je sens comme un souffle de liberté...

1

LA PROMESSE NON TENUE

La fable de la fourmi

Quand j'étais petite, mon père m'a raconté une fable qui m'a accompagnée durant toute ma vie et qui m'émeut toujours profondément chaque fois que je me la remémore.

Cette fable parle d'une petite fourmi qui rencontre un oiseau dans la steppe d'Asie centrale.

« Où vas-tu ? lui demande l'oiseau.

— Je vais à l'ouest, vers l'Europe, répond la fourmi avant de poursuivre son chemin.

— Et comment comptes-tu y arriver ? Sur ta route, tu rencontreras des montagnes gigantesques et des fleuves torrentiels. Tu y laisseras ta vie.

— J'escaladerai les montagnes et je traverserai les fleuves à la nage. Pour survivre dans le courant, je trouverai un bâton auquel m'accrocher », réplique la fourmi.

Mon père continuait son récit d'une voix grave : des années plus tard, l'oiseau nichait sur un arbre quelque part en Europe. Soudain, des fourmis par milliers se mirent à ramper sur sa branche et commencèrent à défaire son nid. L'oiseau voulut prendre la fuite, lorsqu'une des fourmis l'interpella :

« Bonjour, mon ami. Tu n'as pas à t'enfuir. Je vais dire à mes camarades de ne pas toucher à ton nid.

— Mais qui es-tu ? D'où me connais-tu ? lui demanda l'oiseau, étonné.

— Te souviens-tu de la conversation que nous avons eue il y a longtemps, dans un pays lointain ? »

Très admiratif, l'oiseau répondit à la fourmi : « Je reconnais maintenant que, pour qu'un être découvre tous les secrets du monde, il lui suffit d'avoir assez de courage et de confiance en soi. »

Papa se tut un instant et me regarda d'un air entendu : « Il n'y a pas d'obstacles insurmontables ni d'ambitions trop grandes. »

Pourquoi évoquer cette fable ? Je suis une femme d'origine modeste, née dans les montagnes du Turkestan oriental, qui cuisinait pour sa famille à Aksou. Du plus loin que je me souviens, mon peuple a toujours été martyrisé et opprimé par des puissances étrangères. Nous étions sans cesse menacés de persécutions, de tortures et d'assassinats. Oui, je viens d'une terre qui lutte depuis la nuit des temps pour son indépendance et sa liberté, aujourd'hui plus que jamais. Je parle et je lutte pour un grand nombre de personnes dont toutes les spécificités, sans exception, aussi bien culturelles, économiques que religieuses, ont été réduites à néant, et qui ont été humiliées autant que possible par les tortionnaires d'une puissance d'occupation. Je me suis alors promis de devenir la mère de tous les Ouïghours, le médicament qui les guérirait de leurs maux, le mouchoir qui sécherait leurs larmes et la cape qui les protégerait de la pluie.

Longtemps le monde n'a presque rien su du Turkestan oriental, dont la superficie est égale à trois fois celle de la France. Les dirigeants de l'Empire du Milieu ont tout mis en œuvre pour que notre terre soit hermétiquement coupée du reste du monde et que tout un peuple soit traité en terroriste. Moi aussi, je suis une terroriste ; du moins, c'est ce que prétend le régime chinois, qui dit la même chose de dirigeants comme le dalaï-lama. Pourtant, je ne fais rien d'autre que lutter pour la dignité de mon peuple, avec des moyens pacifiques.

Aujourd'hui, les Ouïghours, l'un des plus anciens peuples turcs du monde, sont en voie d'extinction. Par la

faute du pillage sans merci de ses matières premières, Xinjiang souffre d'une pollution atmosphérique si élevée que la tuberculose est devenue la première cause de mortalité. Les animaux et les êtres humains fuient devant les longues périodes de sécheresse et l'avancée du désert. Bientôt, c'est le monde entier qui subira les conséquences de la pollution chinoise.

En 1999, Jiang Zemin, le président chinois, a annoncé un grand programme d'investissement afin d'annexer définitivement le Xinjiang, une région peu peuplée. « D'ici le milieu du ^{xxi}^e siècle, les territoires de l'Ouest se seront transformés en une région prospère, dans laquelle il n'y aura plus de troubles, où les groupes ethniques vivront en harmonie et où la nature sera belle », a-t-il déclaré.

La Chine est une grande puissance économique et, bientôt, elle sera tout simplement *la* superpuissance. Elle exerce une influence grandissante sur le sort de la planète, et c'est principalement pour cette raison que l'Occident investit tant d'argent dans l'Empire du Milieu. Or, si la Chine est si puissante, c'est parce qu'elle ne respecte aucune règle. Un système sans justice, c'est aussi un système sans espoir.

Quand j'étais jeune, je me préoccupais déjà de ce que notre peuple allait devenir. Mais chaque fois que j'affirmais mon désir de me battre, plus tard, pour la liberté du Turkestan oriental, mon entourage ne me prenait guère au sérieux : après tout, je n'étais qu'une faible femme, bien trop rêveuse.

Plus tard, je rencontrai mon deuxième mari, que j'aimais plus que tout, et lui fis part de mes ambitions. Il me demanda de ne pas tenir de discours aussi grandiloquent devant ses amis, au risque de lui faire honte. Ce qu'il appelait « discours grandiloquent » allait de soi pour moi. Souhaitant vivre en accord avec mes idées, je considérais comme naturel d'exprimer ce que je ressentais.

Aujourd'hui, à cinquante-neuf ans, je m'adresse au Congrès américain, là où la politique mondiale se dessine, et je me remémore la petite fille que j'étais, qui s'étonnait de la témérité d'une fourmi.

Lorsque j'ai un moment de doute, j'invoque toutes ces voix qui ont tâché de m'encourager durant des décennies. En 2007, en dépit de toutes les protestations, j'ai été nommée une troisième fois pour le prix Nobel de la Paix. Et, comme à chaque grande occasion, je garde en tête la fourmi de la fable car, aujourd'hui, c'est moi qui voyage à travers l'Europe et l'Amérique.

Je suis la première Ouïghoure à avoir vu son pays sous tous les angles possibles : tour à tour enfant réfugiée, femme au foyer sans ressources, multimillionnaire, membre de la Conférence consultative et politique du peuple chinois, puis prisonnière d'opinion durant de longues années. Pour que vous nous compreniez, moi et les Ouïghours, je vais maintenant raconter mon histoire, en commençant par celle de mes grands-parents.

Nos grands-parents étaient déjà des exilés

Depuis des milliers d'années, notre patrie est la terre des Ouïghours, principalement d'origine turque, ainsi que de leurs proches parents : les Turkmènes, les Kirghizes, les Kazakhs, les Ouzbeks et d'autres minorités. C'est une terre musulmane. En 1760, les Chinois parvinrent pour la première fois à conquérir une partie du Turkestan. L'occupation dura environ un siècle. Yakub Beg mena le pays à l'indépendance. Mais, en 1876, les seigneurs mandchous occupèrent de nouveau le « Grand Ouest », qu'ils annexèrent à l'empire chinois sous le nom officiel de Xinjiang, qui signifie « nouvelle frontière », et dont l'ancien nom est Sinkiang.

En 1911, des Chinois nationalistes renversèrent l'Empire mandchou et fondèrent une république. Le peuple ouïghour se souleva pour mettre fin à la domination étrangère du Guomindang, le parti populaire national. Les décennies suivantes virent le pays livré aux bandits et aux seigneurs de la guerre.

Avant qu'ils ne soient forcés à fuir vers le nord, mes grands-parents paternels vivaient sur l'axe méridional de la route de la Soie, à Khotan. D'après ce qu'ils m'ont

raconté, cette ville se trouvait tout près de l'un des déserts les plus inhospitaliers du monde, le Taklamakan (littéralement : « d'où l'on ne revient pas »), où la chaleur est insupportable en été et le froid insupportable en hiver. Ce désert, d'après les Anciens, abriterait mille et une villes cachées. Les « Kara Buran », ces tempêtes de sable noir qui masquent la lumière du soleil pendant des jours, auraient enfoui de l'or et des trésors sur leur passage.

Grand-père faisait partie des insurgés qui avaient incendié le palais mandchou de Khotan. Pour échapper à ses persécuteurs, il décida, comme un grand nombre de ses compatriotes, de se sauver avec sa famille en passant par Muzart, à 4 000 mètres d'altitude, dans la chaîne de montagnes du Tian Shan, pour aller jusqu'à Guldja, la préfecture d'Ili.

Pour cela, il fallait vaincre des murs et des langues de glace, des ravins escarpés. Ils étaient treize au départ, mais seuls sept arrivèrent à bon port.

À la même époque, à Merket, à l'est de Kachgar, mon grand-père maternel faisait lui aussi son baluchon. Comme presque tous les Ouïghours, c'était un résistant actif. Bon vivant, il aimait jouer aux osselets et s'entourer de femmes. Avoir quatre épouses était assez inhabituel et mal vu par nos compatriotes : mais tout ce que mon grand-père semblait avoir retenu de l'islam, c'était la polygamie.

Pour l'accompagner dans cette traversée périlleuse, il prit sa plus jeune fille et sa nouvelle maîtresse, mais laissa son épouse légitime derrière lui. Notre grand-mère, à qui son enfant manquait terriblement, se joignit à la caravane suivante. Ses compagnons de route racontèrent qu'en chemin elle ne cessait de crier le nom de sa fille : « Tatachahun ! »

Une nuit, elle mourut de froid. Sur son corps gelé, près de son cœur, on trouva une amulette avec une mèche de cheveux blonds qui appartenait à sa fille. Quand nous étions enfants, maman nous a souvent raconté cette histoire. Et chaque fois, elle pleurait et s'exclamait : « Elle était partie me chercher, et je n'ai même pas pu voir sa dépouille ! »